

L'ARCHE *Editeur*

Marlène STREERUWITZ

Dentro

Traduit par
Johannes HONIGMANN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Marlene STREERUWITZ

DENTRO

traduction de Johannes Honigmann

La scène :

Une surface métallique pouvant être redressée. Qui forme alors un mur et ne libère qu'un espace restreint devant. Une porte au milieu de ce mur.

Des cages sont suspendues au plafond.

A l'avant gauche, juste à côté de la porte, se trouve un métier à tisser. Un grand drap blanc est à moitié tissé.

Près du métier à tisser : des meubles pour enfants. Une petite table. Trois fauteuils pour enfants.

Un cheval à bascule. Un xylophone aigu. Un xylophone basse. Un triangle. Des instruments d'un orchestre Orff pour enfants.

Les personnages :

LEAR, roi de Bretagne

GONERIL

REGAN } filles de Lear

CORDELIA

L'ESPRIT DE LA MERE

EDGAR fils de Gloster

EDMOND bâtard de Gloster

TROIS PETITES FILLES

DES HOMMES et DES FEMMES

I

Le mur de métal est couché. Les cages forment un passage étroit au milieu et jusqu'à loin derrière. Dans les cages se trouvent des créatures lamentables et négligées. Des hommes et des femmes. A l'avant gauche, près du milieu, se trouve un métier à tisser. Un grand drap blanc est à moitié tissé.

Près du métier à tisser : des meubles pour enfants. Une petite table. Trois fauteuils pour enfants. Un cheval à bascule. Un xylophone aigu. Un triangle. Des instruments d'un orchestre Orff pour enfants.

La lumière est blafarde.

Son : Des hélicoptères atterrissent. Un bruit assourdissant. Soudain, le silence. La voix de Lear à travers le haut-parleur, encore et encore.

Lear : Nous venons en mission pacifique. Nous amenons la paix et la prospérité. La paix et la prospérité.

La déclaration n'est clairement compréhensible qu'à la première reprise. Puis les gens dans les cages commencent à en scander le rythme avec leurs couverts. A la troisième reprise, ils répètent le texte. A la cinquième ou sixième, ils hurlent de la façon la plus obscène. Frappent contre les barreaux. Se dénudent. Hurlent en chœur pour étouffer la déclaration. Hurlent en chœur « la paix et la prospérité ». Encore et encore. Agitation.

II

Au plus fort de l'agitation arrivent Goneril, Regan et Cordelia. De l'arrière vers l'avant à travers le passage. Entre les cages. Elles marchent vite. Tête baissée. Elles portent des tenues anti-pestes. Des capes claires avec des capuches sur les visages, percées de deux trous pour les yeux. Elles portent des livres de prière et des rosaires. On les bombarde d'excréments depuis les cages. On les siffle. On leur crache « la paix et la prospérité ».

Les trois femmes se rassemblent à l'avant. Au niveau du métier à tisser. Elles enlèvent les capuches. Goneril et Regan sont dans un état de grossesse avancée. Seulement dans cette scène. Les gens dans les cages se calment. Se recroquevillent à nouveau.

La lumière dessine une chambrette à l'avant. Aux premières lueurs pâles du matin.

CORDELIA : Ce froid mord. Si froid.

GONERIL : Quelle heure peut-il être. Maintenant ?

REGAN : Je pense. Vers cinq heures.

CORDELIA : Cinq heures passées. Le jour est déjà levé.

REGAN : Oui. Le prêche était long.

Un coup de trompette et des coups de feu.

REGAN : Qu'est-ce que c'est encore que ce bazar.

GONERIL : Le roi veille toute la nuit, picole plein d'allant

Ripaille, titube la valse bruyante

Et tandis que du vin il vide outre sur outre

De fracassantes trompettes, des cymbales éclatantes

Annoncent chaque toast porté.

REGAN : Oui. C'est ce qu'il leur faut.

CORDELIA : Je hais cela. J'ai peur. Quand. Ils.

GONERIL : Certes oui, bien sûr.

M'est aussi avis (bien que née

Et éduquée ici) que voici un usage

Que l'oubli honore plus que la pratique.

REGAN : Mauvaise réputation ces beuveries vertigineuses

Nous font auprès des peuples d'Est et d'Ouest ;

De soûlards on nous traite, à notre nom ajoute

Un épithète vexant ; et certes, celui-ci

De nos faits et gestes, aussi grands soient-ils,

A chaque fois ôte notre gloire et notre essence.

GONERIL : Tant qu'on y est. Cordelia.

REGAN : Oui. Cordelia.

GONERIL : La mère n'ayant pas vécu assez longtemps.

REGAN : N'a pas pu. Vivre. Assez longtemps.

GONERIL : Il faut que nous. Nous devons. En parler.

REGAN : Tu comprends.

GONERIL : Il y a. - Deux voies te sont offertes.

REGAN : Tu obéis.

GONERIL : Ou bien il.

REGAN : Le plus important, c'est. Que tu. Oui. Le plus important.

GONERIL : N'aie pas d'enfants aussi longtemps que tu peux. Premièrement, tu restes belle.

Et lui, il doit attendre. Que tu en aies. Des fils. En tout cas.

REGAN : D'autre part, tu ne dois pas. Non plus. Trop longtemps. Je veux dire. Et si non. Je veux dire. Avec lui. Alors. - Ils en cherchent une autre. Très vite, ils en cherchent une autre.

GONERIL : D'ailleurs, est-ce que tu as déjà. Je veux dire. Es-tu. Au fait ?

REGAN : Elle a treize ans. A cet âge, on est déjà.

GONERIL : Quelqu'un t'a-t'il parlé. D'ailleurs ? Une de ces vieilles femmes. Peut-être ?

CORDELIA : Non ? Pourquoi.

GONERIL : Tu ne sais rien. Vraiment ? Tu ne sais pas. Ce qu'est un homme. Tu ne sais pas ?

Ce que fait un homme. Tu ne sais pas ?

REGAN : Avoue. Elles parlent tout le temps. C'est tout à fait normal.

CORDELIA : Oui. Bien sûr qu'elles parlent. Mais. Je ne les écoute pas. Puisque c'est interdit.

REGAN : Jamais tu ne fais ce qui est interdit. Mais c'est. Passionnant. La plupart du temps.

En tout cas.

CORDELIA : Je ne suis pas censée le faire. Non ?

GONERIL : Non. Bien. Ainsi, tu es une enfant sage. A présent.

REGAN : Car tu ne l'étais pas. Avant. Quand tu étais plus jeune.

GONERIL : Et de plus. Des pensées. Tu as sûrement des pensées que tu n'aurais pas le droit d'avoir. Avoue. Et regrettes-tu aussi qu'avant, tu aies. Si fort. Et sauvagement. Et indiscrètement. Et menti. C'est vrai. Tu as menti. Avant. Et maintenant pareil.

Cordelia se tait. Obstinée.

REGAN : Non. Elle ne regrette pas. Elle porte toujours cette contradiction en elle.

GONERIL : Oui. Alors nous ne pouvons pas l'aider. Viens. Regan. Nous devons rejoindre nos hommes.

REGAN : Probable qu'elle sait déjà. Tout. Croit-elle. En tout cas. C'est qu'elle n'a encore rien vu.

GONERIL : Mais. La vie. Se chargera bien de lui.

REGAN : C'est qu'elle ne veut pas qu'on lui simplifie les choses.

GONERIL : Non. Elle refuse. La pauvre enfant.

REGAN : La pauvre fille. Quand je pense. A tout. Ce qui me. Si je n'avais. Mais nous avions encore la mère.

Elles s'apprêtent à partir. Mettent leurs capuches. Cordelia est furieuse et inquiète.

CORDELIA : Bon. D'accord. Je regrette. (s'énervant :) J'étais une enfant. A l'époque.

REGAN : C'est justement dans l'enfance qu'on doit. Sage et pieux. Il faut être sage et pieux.

GONERIL : Bon, d'accord. Puisque tu es notre sœur. Viens. Regan. C'est notre sœur. Et elle le reste.

REGAN : D'accord. La mansuétude est notre devoir. Ne soyons pas comme cela.

GONERIL : Mais. Cordelia. Avant tout. Avant tout, tu dois jurer. De ne jamais. Jamais.

Jamais. En parler à qui que ce soit. N'en parle à nulle âme. A personne. Tu comprends.

REGAN : Si tu en parles, il n'y aura plus d'effet. Et le malheur s'abattra. Sur toi.

GONERIL : Tu le jures ?

REGAN : Tu le jures ?

CORDELIA : Je le jure.

GONERIL : Bon. Tu sais qu'il y a cette maladie.

REGAN : Celle que seule un homme. Tu sais bien.

GONERIL : Regarde toujours s'il a des pustules à la naissance des cheveux. Des boutons sur les corps. Ou bien des chancres. Surtout en bas. Là où il y a tout. Mais. Ça ne se voit pas toujours.

REGAN : C'est pourquoi tu dois renouveler ton serment, de ne jamais.

GONERIL : Jures-tu. Alors je te confierai une méthode. Contre la maladie. Mais cela ne

marche. Que si tu te tais.

CORDELIA : Je le jure. Je le jure.

Goneril sort un grand poisson argenté et brillant d'en dessous de sa cape. Elle le soulève et le tend à bout de bras.

GONERIL (lentement et solennellement) :

Bave de loutre et fiente de rat

Ce poisson-ci te soulagera.

Bien enfoncé entre tes cuisses

Des maladies ôte le supplice.

Sains les rejetons, et plein d'envie

Jamais ton amour ne mollit.

Cordelia est dégoûtée. Ne veut pas prendre le poisson.

GONERIL : Nous le laissons ici. (le pose sur la table) Finis-en vite. Et à notre retour, nous voulons voir sa gueule en sang.

REGAN : Ce n'est pas agréable. Mais. Il vaut mieux que tu le fasses toi-même. Comme ça, tu n'appartiens à personne.

GONERIL : Nous pourrions te le. Mais ainsi c'est bien. Plus sympathique. Non ?

REGAN (apaisante) : Une fois que tu l'auras fait. Tu sais. Quand. Tu. Bon. Tu pourras alors. Avec. Avec qui tu voudras. Tu pourras le faire. Alors.

GONERIL : Nous y allons. Tu as compris. Oui ?

Goneril pose le poisson sur la table. Regan embrasse Cordelia fugitivement. Les deux partent vers l'arrière. Procession. Les gens dans les cages s'agitent à nouveau. Secouent leurs cages.

Mendient.

III

Cordelia seule.

Elle se récite la formule magique. Elle fait le tour du poisson. Essaie de le toucher. Est dégoûtée.

N'arrive pas à s'y forcer.

Les gens dans les cages scandent la formule. La murmurent. Hurlent. Beuglent. Crient. Sur un ton sarcastique. Pleurnichard. Désespéré. Braillant.

Sur un tel fond sonore, Cordelia n'arrive pas à se décider à agir. Elle écoute les chants et les hurlements, indécise. Se bouche les oreilles. Prend du courage. Une attitude digne. S'effondre à nouveau, désespérée. Est effondrée en pleurant sur le cheval à bascule. Elle prend une décision. Se redresse d'un bond.

IV

Un rai de lumière arrive d'en haut à droite. Cordelia se fige. Une apparition surnaturelle arrive lentement d'en haut, dans une cage. Cordelia est figée d'étonnement.

L'esprit de sa mère apparaît. Debout dans une cage d'un éclat doré, elle est nimbée d'une lumière éclatante. Sa robe est parsemée de bijoux. La lumière et les reflets sur son costume donnent à toute l'apparition un côté hollywoodien.

La mère sort de la cage. Elle se dirige vers le métier à tisser et y tresse un ruban pourpre, en haut. Ce faisant, elle chante en play-back la chanson de Doris Day « When I was just a little Girl » (« Che sera, sera »)

Cordelia s'assied sur le fauteuil pour enfants, bouche bée. Le « Che sera, sera » la calme. Elle chante aussi.

Le mère a fini de tresser le ruban. De chanter la chanson. Elle retourne vers la cage. En passant devant Cordelia, elle lui donne la navette du métier à tisser. Sourit. Absente. Arrivée devant la cage, elle se retourne. Tout à coup, elle n'est plus une apparition. Emplie de douleur. Peinant à trouver des mots. Cordelia veut la rejoindre. Elle est repoussée d'un geste plein d'effroi. La distance entre les deux femmes devient douloureusement sensible.

L'ESPRIT DE LA MERE : Tu dois savoir. Il n'y a pas de douleur qu'une autre n'aurait subie avant toi. Et pourtant. Avec ton tour, tout recommence. Tout. Tout le temps. Elle part. S'envole. Cordelia la suit du regard. Vaincue à nouveau par le désespoir et la solitude, elle se jette sur le cheval à bascule.

CORDELIA : Maman. Je. Je.

Les gens dans les cages sanglotent.

V

Des portes claquent. On entend des pas. Cordelia est troublée. Se redresse d'un bond. Voit le poisson. Se tord les bras de désespoir. Les pas se rapprochent. De tous les côtés des murmures : « Cordelia ». Un instant, elle reste indécise. Puis, décidée, elle s'enfonce la navette dans le gras de la main. Du sang coule. Le poisson nage dans une mare de sang.

VI

A nouveau le matin blafard.

Edgar rejoint Cordelia à travers le passage entre les cages.

EDGAR : Cordelia. Cordelia.

Cordelia se place de façon à lui masquer le poisson sur la table.

EDGAR : Cordelia.

Il se tient devant elle. Un amour maladroit, timide. Il veut l'embrasser. Elle lui fait signe que non.

Sourit. Gênée.

EDGAR : Cordelia.

Elle minaude et refuse longuement, puis l'embrasse tout de même. Il regarde par dessus son épaule. La relâche. S'arrache à elle. Horrifié.

EDGAR : Cordelia !

CORDELIA : Ah. Les soeurs.

EDGAR : Cordelia.

CORDELIA : Edgar.

EDGAR : Cordelia. - Pourquoi. - Maintenant. Plus personne ne pourra. Te.

CORDELIA : Edgar. Je.

EDGAR : T'épouser. Plus personne ne pourra t'épouser.

CORDELIA : Mais. Edgar. Je n'ai rien. Je n'ai pas ...

EDGAR : ... Cordelia. Je t'aimais. Je. Je ne sais pas. Je. Je.

CORDELIA : Edgar. Laisse-moi t'expliquer. Regarde. Là, je me suis. Regarde. Là, je me suis piquée. Tu vois ?

EDGAR : Je. Je ne sais pas. Je ne sais pas quoi en penser. Cordelia. Je. Je dois réfléchir. A ça.
- Cordelia !

Il s'enfuit. Des rires stridents l'accompagnent des cages.

CORDELIA : Edgar. Je. Edgar.

VII

Regan arrive. Par derrière. Elle porte une tasse et une pomme. Découpée en quartiers.

Cordelia est figée.

REGAN : Tu veux du thé. Tu n'as encore rien.

Regan regarde le poisson.

REGAN : Oh. Cordelia. Je venais te dire, tu ne dois pas. Mais tu l'as fait. Je pensais que tu ne le ferais pas. Oh. Cordelia. On ne t'a pas dit, que ...

CORDELIA (durement) : Je n'ai rien fait. Et personne ne m'a rien dit.

REGAN : Ah. Bon. D'accord. - Tu n'as sûrement pas encore pris de petit déjeuner. Et nous devons bientôt. (mielleuse) Il contrôle toujours le livre de comptes.

CORDELIA : Oui.

REGAN : Chaque Penny ?

CORDELIA : Oui.

REGAN : Le Mercredi. Le Matin.

CORDELIA : Oui.

REGAN (imitant Lear) : Et alors ! Ma chère. Ma chère Cordelia ! Qu'est-ce que tu t'imagines. Tu crois que c'est si. Simple. Ah bon ! C'est ça ? Tu me prends pour la poule aux œufs d'or. C'est ça ? C'est ça ! Je travaille à en crever. Je peine. Je n'arrête pas. Jour et nuit. Les soucis. Si tu savais quels soucis. Les souffrances. Les décisions. Les combats.

Tu crois que c'est tout fait. D'être roi. C'est ça ? Comme par magie. Sans qu'on ait rien à foutre. C'est ça ? Et cette chère madame ma fille qui ne sait même pas combien font un plus un. Et l'argent, on le jette sans arrêt. Il s'envole. Par la fenêtre. Comme un oiseau. Tous ces professeurs, je les paie pourquoi. S'ils ne t'apprennent rien. Là. Là ! Combien font 37 et 42. Allez. Dis-le. Mais tu es trop. Trop bête. Ça vient de ta mère. Tu n'arrives même pas à additionner 37 et 42. - Nous devrions peut-être essayer avec des coups. 37 beignes et 42 taloches, avec ça, tu y arriveras peut-être. Hein ? Qu'est-ce que tu en penses. - Et dire qu'il s'agit de mon enfant. Si je n'avais pas toujours fait surveiller votre mère. Exactement. J'aurais des soupçons. Tu peux me croire. - C'est une honte, d'être forcé d'avoir des enfants de mères aussi stupides. Eh. N'est-ce pas !

CORDELIA : Oui - Mais je me trompe vraiment. Je me trompe toujours. Je ne sais pas calculer. Vraiment pas. Quand il me pose une question, il. Il n'y a. Que du brouillard dans ma tête. Il a raison. Je n'y arrive pas.

REGAN : C'est ce qu'on nous demande. C'est ce qui est convenu. Nous devons nous tromper. Sinon nous sommes en tort. Ne l'oublie jamais. C'est comme ça. - On s'y fait. Vraiment. Regan boit le thé.

REGAN : Là. Mange au moins la pomme. Ce n'est pas bien d'avoir l'estomac vide. Sinon. - A l'origine, elle était pour père. Mais lui. Tu parles d'une nuit animée. Goneril ne s'opposera sûrement pas à ce que tu la manges. Pour l'instant, le père est incapable. De rétention. (rigole)

VIII

Regan s'en va.

Elle remet à Cordelia l'assiette avec les quartiers de pomme. A son passage entre les cages, les prisonniers entonnent à nouveau le choeur « la paix et la prospérité ». Fort et sur un ton exigeant. Cordelia s'engage dans le passage aux cages et distribue les morceaux de pomme. On les lui arrache goulûment. On en réclame d'autres. Agitation.

Satisfaite de sa bonne action, Cordelia retourne dans sa chambrette de lumière. Dehors, c'est le tumulte.

IX

Le poison dans la pomme se met à agir.

Les gens dans les cages meurent dans d'horribles souffrances. Ils gémissent, ils râlent.

Cordelia fait les cent pas en chantonnant. Elle cherche à détourner son attention du vacarme.

CORDELIA (chante) :

Un jardin met bas la pomme un arbre
aux lézards l'ombre repose la mousse
et barbes suspendent le tintement le fracas
fort les feux resplendissent. Vautour
l'ultime les os libère.

Les cris augmentent en intensité. En désespoir.

Cordelia se bouche les oreilles.

CORDELIA (parlant vite et fort) :

Un jardin passe par rouges et jaunes et
blanches aussi bercent et fuient au souffle le
ruisseau qui murmure. L'appui dans ma main
Je l'emporte. M'accroche
la terre ne se renverse

Cordelia est obligé de hurler pour couvrir les cris stridents. Elle se toujours les oreilles.

CORDELIA :

Un jardin va chanter l'oiseau
monter dans le bleu et des chevaux chassent
les nuages le soleil fonce dans la
forêt l'après-midi et sombre pas de gâteau à trouver
ni de miel.

Personne n'est plus. Silence. Cordelia continue à crier, les oreilles bouchées. Puis elle se rend compte qu'il n'y a plus de bruit. Chuchote.

CORDELIA :

Un jardin s'en va trouver l'amoureux
errer en étendues et vers midi
alors aucune ombre ne s'étire
allonger la main et ne pas boire de bal.

X

Les gens dans les cages sont étendus, morts.

Edmund arrive par l'arrière. Il regarde Cordelia.

Cordelia se parle à elle-même. A voix basse. Confuse. Folle. Une enfant solitaire. Toute la tristesse.

CORDELIA :

Un jardin va étreindre les murs le
bleu pèse si lourd sur la poitrine les
nuages n'attendent pas le temps ne se garde
pas la pomme attendre elle aurait dû.

EDMOND : Visite masculine. Belle Cordelia. Visite masculine.

Cordelia lève les yeux. Effrayée. Essaie à nouveau de masquer le poisson. Edmund s'avance vers elle. Pour cacher le poisson, elle s'assied dessus.

Edmund s'agenouille devant elle. La contemple longuement.

EDMOND : Mon frère était ici. Cordelia ?

Cordelia, assise, se tait. Elle baisse les yeux.

EDMOND : N'aie pas peur. Petite Cordelia. Je ne dirai rien. Mais tu sais ! Tu sais que je sais. Il commence à la tâter. Il l'examine comme un maquignon un peu plus tendre que la moyenne. Ainsi, il se l'approprie totalement. Cordelia ne peut se lever. N'a pas le droit de crier. Doit se

laisser faire, tremblante. D'abord elle gémit. Puis, à l'examen de ses seins et de ses cuisses, elle se glace totalement.

Edmond récite la formule magique, pour accompagner ses gestes, mais aussi comme un ordre de se taire qu'on intimerait à un petit enfant. Il répète les vers. Aussi, sans doute, pour qu'elle s'en imprègne.

EDMOND :

Sueur au cul et graisse de foie

Ces poisons, prends les avec toi :

Mucus de veuve.

Sang de pucelle.

Des yeux d'enfants.

Déjà crevés.

Des cheveux de femme.

Rouges enflammés.

Va-t'en à minuit,

Quand la lune ne brille,

Au croisement des chemins, au milieu.

Exprime là, exprime-lui ton vœu.

A l'être sans ombre qui rit.

Retourne-toi.

Penche-toi.

Laisse celui qui n'a pas d'ombre

Flatter tes belles choses sans nombre.

Et dans sept jours tu verras

Ton mari tu pleureras.

Au mots « Laisse celui qui n'a pas d'ombre », Edmond jouit. Sans façons. Avec une délectation routinière.

Cordelia s'évanouit.

EDMOND : Souviens-t'en. Petite Cordelia. Et après. Cordelia. (il la secoue pour la

réveiller) Après, on le fera pour de bon. Tu m'entends. (soudain passionné) Je t'aime.
Cordelia. Il faut que je t'aie. Que je t'épouse. Cordelia. Et alors. Nous deux. Ensemble.
Cordelia. Ensemble, le monde nous. Le monde. Cordelia.

A nouveau totalement froid. Rejette Cordelia sur la petite table. S'en va.

XI

Cordelia se lève. Sa tenue blanche est maculée de sang. Elle va vers le métier à tisser. Elle en extrait le petit ruban rouge que sa mère y a tressé. Elle rapproche un des petits fauteuils du métier à tisser. Se met le ruban autour du cou. L'attache en haut du cadre de la machine. Renverse le fauteuil. Le ruban se déchire. Elle tombe par terre. Se retrouve assise par terre.

XII

Cordelia est assise par terre. Eberluée. Sous le choc.

Lear arrive par le passage entre les cages. Il porte un peignoir cradingue. En-dessous, un suspensoir. Tout son corps est recouvert de pustules et de taches syphilitiques. A la naissance des cheveux, cette éruption est particulièrement visible.

La scène qui suit n'est en rien agressive. Les deux héros sont fatigués. Les combats ont cessé depuis longtemps. Il ne s'agit que d'une banale vérification de situation. Un peu ennuyeuse, même. Lear ne fait que s'assurer une dernière fois d'une réponse. Cordelia parle à son père avec une lassitude désillusionnée. Sans animosité. Une enfant qui sait ce qui est bon pour ses parents.

LEAR : Alors ? Quoi de neuf.

CORDELIA : Je ne sais rien.

LEAR : Qu'est-ce que tu cherches là. Par terre.

CORDELIA : Moi. Rien. - Je cherche un père. Probablement.

LAER : Un père. Un père. Un père.

C'est ça ?

Celui qui a congédié ta mère au matin, peut-être, et qui lui a laissé un souvenir à couvrir ?

CORDELIA : Non. Celui-là ne m'intéresse pas. J'en cherche un pour qui la justice, pour qui l'ordre. - Oh. Rien.

LEAR (se mettant à soliloquer) : Ah !

Qui cela pourrait-il bien être. Comment un homme pourrait-il être la justice alors que les mots se retournent déjà dans la bouche et se montrent le revers en avant, pleins d'incompréhension envers leur créateur. Une justice ne devrait-elle pas distribuer en silence ce que tous veulent avoir mais que seul un peut obtenir. Je n'aurais jamais à discuter avec toi. Même pas à te nommer. Alors ç'aurait été juste. Mais après, il faut à nouveau des mots pour que l'ordre s'ordonne, et si, à cause des mots toute la confusion le monde n'est ni ordonné, ni juste, le monde foutu et seul rester un ordre des mots. - Mais. Tu serais une belle enfant à remettre en ordre. Je devrais tout te dire, et toi rien. Alors je voudrais t'aimer plus que toutes tes soeurs.

CORDELIA : Je ne veux plus rien dire. Dès le réveil, je ne veux plus vivre, et je me réjouis de chaque matin qui me rapproche de la fin.

LEAR : Ne crois-tu pas en Dieu.

CORDELIA : Voilà toute la misère d'une vie de femme. Ignorante dans tous les arts, comme une fin. Rapide.

LEAR : Mon enfant. Il te faut un homme. Alors tu pourras à nouveau croire en Dieu.

CORDELIA : J'aimerais. Que l'homme qui m'a faite. Qu'il me défasse.

LEAR : Veux-tu faire son bonheur. Finalement ?

CORDELIA : S'il me soulage du devoir d'en finir.

LEAR : Es-tu encore vierge ? Viens. Fais-moi voir tes seins.

CORDELIA : Les exécutions sont toujours nues.

LEAR : Viens. Assieds-toi près de moi. Ainsi une part de moi trouve-t'elle encore refuge ? La sève ne fût pas projetée en vain. Et pas de fils. Cordelia. Tu es pieuse quand même. - Quelle chance que ce ne soit pas en moi, que tu ne trouves pas en moi le père, le père alors dans la prochaine lignée. Ne meurt pas. De cette façon. Devient immortel. Cordelia. Jolie

Cordelia. Viens. Laisse-le faire maintenant. Ton père veut être ton père et devenir père. Et boucler ainsi la boucle de la semence.

Cordelia est assise par terre, désespérée. Lear fait un grand tour par la droite. S'assied peut-être sur un fauteuil pour enfants. Ou bien sur le cheval à bascule.

LEAR (nostalgique) : Ah !

Je veux me cultiver une race.

Déverser une armée de fils.

CORDELIA : Je devrais vous apporter un petit déjeuner. Et des habits.

LEAR : Tu n'es pas une brave enfant. (grognon :) Viens. Sois-en une meilleure. Là. Couché-toi. Je saurai te faire oublier et trouvons une délicieuse délivrance et remplaçons entièrement Dieu.

CORDELIA (terriblement fatiguée) : Est-ce cela l'honneur d'un père.

Ah. Toi aussi, tu es comme tout homme.

Tu ne peux rester mon père.

LEAR : Tu n'as point encore de terre.

Dois être et rester mienne.

Non ?

Lear se retire en haussant les épaules et en frissonnant.

Cordelia est assise par terre.

XIII

Cordelia s'empare du xylophone aigu. Commence à jouer « Une souris verte ». Perdue.

Goneril et Regan arrivent par l'arrière. Elles sont somptueusement vêtues. Elles ne sont plus enceintes.

Goneril prend le xylophone à Cordelia.

GONERIL : Mon Dieu. Je me demande si j'y arrive encore.

Regan prend le xylophone basse. Elles donnent le triangle à Cordelia. Elles accompagnent leur chant aux xylophones. Cordelia donne un coup de triangle à la fin. Elle reste assise par terre.

REGAN et GONERIL (chantent) :

Une souris verte. (triangle)

Qui courait dans l'herbe. (triangle)

Je l'attrape par la queue. (triangle)

Je la montre (trois coups de triangle)

A ces messieurs. (triangle)

Je la montre (trois coups de triangle)

A ces messieurs. (triangle)

Regan et Goneril rigolent de façon obscène.

GONERIL (allusivement) : Bientôt il te verra. Toi aussi. Ce monsieur.

CORDELIA : Il faut que j'y aille.

REGAN : Qu'est-ce qui s'est passé. En fait. As-tu. Es-tu. Et qu'à fait le père ici. En peignoir.

- Quand la mère était encore. Ça ne se serait jamais.

GONERIL : Mais. Tais-toi. Qu'a-t'elle fait, la mère, après tout. Qu'a-t'elle bien pu faire.

(à Cordelia :) Il faut que tu en deviennes une autre. Maintenant. Mais. Tu vas.

Comprendre. Un jour.

REGAN (à Cordelia) : Et toi. Après tout, tu étais la seule. Qu'il prenait sur son cheval.

Toujours.

CORDELIA : Je devrais déjà être partie.

REGAN : Le mieux serait que tu tombes enceinte tout de suite.

GONERIL : Quand est-ce que tu étais. La dernière fois ?

REGAN : Nous ne te reverrons plus jamais.

GONERIL : En tout cas, il fera plus beau. Qu'ici.

CORDELIA : Le soleil rend-il heureux.

GONERIL : Le linge sèche plus vite.

REGAN : Et on peut sortir. Dans la forêt. Etre toute seule. Dans un pré. Imagine ça.

GONERIL : La piété. La piété. C'est ce qu'il y a de mieux.

REGAN : La mère l'avait.

GONERIL : La mère était une sainte.

CORDELIA : J'aurais déjà dû partir.

REGAN : As-tu pu prendre congé d'Edmond ?

Cordelia contemple le métier à tisser. Les trois femmes entourent l'appareil.

GONERIL : Elle ne l'a jamais achevé.

REGAN : Jamais pu. Pu l'achever.

GONERIL : Nous ne pouvons laisser cela ici. Quand plus aucune de nous ne sera là.

REGAN : C'était. Comme si quelque chose la pressait pour extraire sa force.

GONERIL : Quelque chose ?

CORDELIA (passionnée) : Elle était malade. Il n'a. Vous le savez bien. Il n'a jamais pu le comprendre. C'est un homme. Il ne peut pas comprendre que quelqu'un soit malade.

GONERIL : Ah oui ?

REGAN : Défends-le, surtout.

CORDELIA : Je devrais être partie depuis longtemps.

GONERIL : Oui. C'était comme ça. C'était toujours comme ça.

REGAN : La pauvre mère.

Goneril sort un couteau. Elle découpe le drap du métier à tisser. Le déchire en deux morceaux.

CORDELIA : Je dois y aller.

Goneril donne à Regan la moitié du drap

CORDELIA : Je me souviens encore exactement de son. De son odeur. De la lavande. Si douce.

REGAN : Avant. Avant, elle sentait comme cela.

GONERIL : Puis elle a cessé.

CORDELIA (explosion) : Regan ! Goneril ! - J'ai. - Je suis. - Rien. - Je.

REGAN : Tu es pauvre. Cordelia. Que dois tu dire quand on te pose une question.

GONERIL : La vérité. Quoi d'autre. Nous allons toutes dire la vérité.

CORDELIA : J'y vais. - Je dois partir.

GONERIL : Nous devons. Toutes.

REGAN : Tu auras des enfants. Et alors là.

CORDELIA : J'aimerais tellement avoir pu toujours rester l'enfant que j'ai été.

REGAN : Oui. C'est une grâce que d'être appelé auprès du Seigneur sans avoir eu à porter longtemps le fardeau d'une vie.

Elles sont vont en procession vers l'arrière.

Cordelia, tachée de sang, ferme la marche.

XIV

Le mur de métal est redressé. Sinon, rien ne change.

Un gigantesque bureau noir de style victorien est amené par la droite. Avec un fauteuil. Un téléphone vieillot.

Goneril entre par la porte. Elle porte un plateau avec un service à thé. Derrière elle arrivent trois petites filles. Environ 8, 7, 6 ans. Ou moins. Elles tiennent des poupées de chiffon de taille identique. Les poupées sont vêtues comme elles.

Toutes portent des habits victoriens. Des ruchés. Des noeuds. Des rubans. Des coiffes. De la dentelle. Enveloppées de nuages parfumés couleur pastel.

Goneril et Regan portent des habits noirs avec des traînes. Des corsets. Des « culs de Paris ».

Leurs cheveux sont coiffés en hauteur.

Goneril ouvre la marche. Elle chante « Une souris verte ». Les enfants suivent à la queue leu leu.

Elles chantent avec. Elles font plusieurs fois le tour de la table, puis s'arrêtent autour.

. ENFANT : Qu'est-ce qu'il fait là le poisson.

Goneril dépose le plateau sur la table. Prend le poisson par la queue.

GONERIL : Oui. C'est un poisson. Et il a fait une flaque. Et il sent pas bon. C'est gentil, ça ?

De la part du poisson ?

GONERIL & LES ENFANTS : Non. C'est pas gentil.

GONERIL : Mais si le poisson n'a pas été gentil. Qu'est-ce qu'on doit faire alors ? Avec le poisson ?

GONERIL & LES ENFANTS : Quand on est méchant, on doit être puni.

Goneril accroche le poisson par la queue à un clou sur le bord du métier à tisser.

GONERIL & LES ENFANTS : Mauvais poisson. Méchant poisson. C'est bien fait pour toi.

C'est la juste punition.

Elle tend la bonbonnière à Regan. Regan prend un bonbon. En prend un deuxième en hésitant. Un troisième. Goneril lui sourit pour l'encourager. Puis s'en va. Regan s'assoit sur le bureau. Elle téléphone sans arrêt. En mangeant des bonbons.

Goneril revient. La boîte est vide. Goneril passe derrière le bureau. Elle s'assoit dans le fauteuil.

GONERIL : Est-ce qu'il l'a vraiment fait. Est-ce qu'il l'a vraiment fait. Avec toi ?

REGAN (Est assise sur le bureau. Balance ses jambes. En passant :) Une fois. - Dans le fiacre.

GONERIL : Par derrière ?

REGAN : Oui.

GONERIL : Et sinon ? Est-ce qu'il a toujours. Tâté ? Et parlé ? Tout le temps. Et fait des promesses ? Tout ? Et puis.

REGAN : Il avait fini.

GONERIL : Il est mort.

Aucune des deux ne bouge pendant longtemps. Goneril se lève. Regan s'avance prudemment vers le fauteuil. Et s'assied.

REGAN : Les bonbons ? Oui.

GONERIL : On n'ira plus si bien que ça.

REGAN (doucement) : J'aurais voulu vivre un bel amour.

GONERIL : Ce ne sera pas grave. C'est un moyen. Doux.

REGAN : Comme dans les chansons. Un amour comme ça.

GONERIL : Tu vas t'endormir. Tu ne sentiras rien.

REGAN : Avant qu'ils ne nous trouvent ?

GONERIL : Oui. Avant qu'ils ne. Nous.

REGAN : As-tu encore les photos. Celles où nous sommes. A la mer. Tous.

Goneril sort des photos d'un tiroir du bureau.

REGAN : Mon Dieu. Comme j'ai l'air grosse. - Regarde. - Cordelia. Si mignonne. Minuscule. - Toi, tu as toujours été belle. Au fond.

GONERIL : Et là, c'est Edmond. Il ne lâchait jamais son épée de bois. - La mer.

XVII

REGAN : La mère ressemble. A une petite fille.

Regan dit cela d'un ton monocorde. Mou. Goneril sort. Elle revient immédiatement. Porte une des poupées de chiffon. Elle attache la poupée au métier à tisser. Ce faisant :

GONERIL : Dépêche-toi. Regan. Dépêche-toi. - Meurs. Regan. Alors moi aussi, je. Regan. Je t'aime. Regan. - La nouvelle ère arrive et nous faisons bien d'être mortes. Regan. - Nous, les femmes. Nous sommes sous terre dès notre naissance.

La poupée est attachée. Goneril va chercher la suivante. Elle revient. Tranquillement.

REGAN : Tu comprends pourquoi ça n'existe pas, ce dont on parle tout le temps.

Goneril, pendant qu'elle attache la poupée suivante :

GONERIL : Quitte ton corps, Regan. C'était une part de l'Angleterre. Perdue cette partie. Pas le tout. Plus. Plus. Plus. - Oui. Les femmes et les faucons de chasse ne se dressent pas facilement. Si on les appâte comme il faut, ils volent vers leur homme. - Le père, nous aurions dû le. Comme les fils assassinent les pères. Avec le droit d'être le suivant. Si nous l'avions pris. Si nous l'avions eu. Trop douces.

La poupée est attachée. Goneril va chercher la suivante. Elle revient.

REGAN : Je ne peux pas essayer ta recette maintenant.

GONERIL (pendant qu'elle attache la poupée) : Non. Ce n'est plus possible. Parce que nous n'avons pas été assez cruelles. Et nous aurions pu l'apprendre de lui. - Quand des pères répudient leurs filles. Des filles peuvent répudier leurs pères. - Mais nous n'étions pas. Pas de premières. Pas de suivantes. Donnant naissance à des corps, achevant ce que le père n'a pu réussir. Des gendres. Des armes contre ses propres filles. Et la couvée de nos ventres rampant son tribut de sang.

Les poupées se balancent au bout de leurs cordes. Regal s'est affaissée dans le fauteuil. Goneril tâte son pouls et sa carotide. Ce faisant :

GONERIL : Oui. Allonge-toi. Endors-toi, Regan. Les enfants rêvent déjà. Dors profondément. Regan. Nous sommes toutes en sûreté à présent.

Goneril ouvre le devant de sa robe. Elle ouvre son corsage.

GONERIL : Nous sommes toutes en sûreté à présent. Maintenant, le destin peut changer. Le

nôtre n'est plus. Et si Dieu est un père. Il vaut mieux que nous ne le rejoignons pas.
Elle prend le coupe-papiers du bureau. Elle se poignarde. S'effondre sur Regan. Meurt.
Le téléphone sonne. Longuement.

FIN